

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 SEPTEMBRE 1897

## SOMMAIRE

TEXTE.—Une promenade en champagne, par Mgr L. d'Orouze.—Ce qu'on voit la nuit, par G.-P. Labat.—Divorçons, par V. de Prairie.—Dans la grange.—Poésie : Orgueil et doute, par J. Fleury.—Premier et dernier baiser, par A. Gingras.—Les étudiants à la Grosse-Isle, par F. Picard.—L'adieu, par P. Herda de Croix.—Petite poste en famille.—Poésie : Chute du jour, par L. Paradis.—Souvenirs de voyages : Le Klondyke, par F. Picard.—L'empereur d'Allemagne en Russie.—Le vieux mendiant, par G. Bonneroe.—Canovas del Castillo.—Cadeau à Mme Laurier.—Théâtres.—Jeux et amusements.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilletons : Les deux Gosses, par P. de Courcelle.—Mariannic, par Andre Theuriot.

GRAVURES.—A la campagne : Dans la grange.—Excursion des étudiants en médecine de Québec à la Grosse-Isle.—Portrait de M. Canovas del Castillo, assassiné.—Dans l'Alaska : Portraits des premiers explorateurs canadiens du Klondyke.—Visite des souverains allemands à la cour de Russie : Arrivée de Guillaume II au débarcadère Peterhof.—Gravures des feuilletons.—Rébus.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## UNE PROMENADE EN CHAMPAGNE

C'est toujours une bonne fortune, lorsqu'on peut, de temps en temps, fuir la vie trop mouvementée de la grande ville pour aller se reposer, pendant quelques jours, en pleine campagne, dans un de ces sites délicieux qu'on rencontre si souvent dans notre chère France.

C'est au fond des bois, dans un charmant vallon, que je frappai à la porte du vieil et cher ami qui m'avait offert l'hospitalité. Je trouvai là un joli pavillon de maître, assis au milieu de dix ou douze corps de bâtiments nécessités par l'importance de la ferme. La petite cloche qui domine toutes ces constructions, salua mon arrivée, me souhaitant joyeusement la bienvenue, au nom des aimables hôtes de la maison.

Pendant quelques jours, je goûtai dans cette paisible et si douce retraite un repos qu'on apprécie davantage, lorsqu'on est victime, pendant des mois ou des années, des agitations d'une immense capitale. Les bouquets de bois, les belles prairies, les riches champs de blé et de seigle vous reposent et calment tout doucement votre pauvre système nerveux, innocente victime de la vie fiévreuse que vous menez malgré vous.

J'aurais voulu rester là toujours pour y goûter. toujours aussi, cette tranquillité que les villes nous refusent ; car j'aurais été sous la protection de N.-D. de Mantarah, la vierge miraculeuse de Sidon, établie

gardienne de ces lieux bénis : *posuerunt me custodem*, et que j'appris à aimer, lors de mon heureux voyage en Terre Sainte. Mais, le plus souvent, on va où l'on ne voudrait pas aller et l'heure sonne, hélas ! qui marque la fin du repos et qui vous dit : reprends le chemin des dures et après luttes et des cruelles déceptions, reviens au milieu des hommes pour continuer auprès d'eux la difficile mission de faire entendre quelquefois la vérité par la parole et par la plume.

Je repris donc mon bâton de voyage ; c'était le 13 juillet. Comme j'allais tomber en plein Paris pour la fête nationale et que je ne tenais pas le moins du monde à me trouver, ce jour-là, au milieu d'une foule agitée, je vins tout simplement passer quarante-huit heures auprès d'un autre ami, dans un joli petit pays de trois cents habitants. Cet ami est prêtre et prélat de la maison de Sa Sainteté Léon XIII ; il remplit, par pure complaisance, et par dévouement, les fonctions de curé ; et, de plus, chose assez rare, il est maire de la commune de Mortiers. Et la commune ne s'en porte pas plus mal, je vous assure, à en juger par l'air de contentement que respirent les figures de ses heureux administrés. C'est bien avec intention que je dis : *heureux administrés* ; car notre prêtre-maire a déjà signalé son passage à la mairie par d'utiles réformes, et, ce qui est à apprécier, par des dons généreux auxquels les braves gens de Mortiers n'étaient guère habitués.

Comme don de joyeux avènement, Mgr Lesur, le nouveau maire, dotait une partie très aride du territoire d'un puits de grandes dimensions, placé à égale distance des communes de Mortiers, de Dercy, de Crécy et de Bois.

L'année suivante, le distingué prélat faisait mieux encore : il offrait à la commune une superbe horloge de deux mille francs, à quatre cadrans extérieurs. Je vous demande si la population est enchantée ! ce fut même une très belle fête que l'inauguration de cette précieuse horloge, suivie, deux jours après, d'une fête d'un autre caractère, mais non moins intéressante. Mgr Lesur, dans un but patriotique et pour aider à cette fraternité inscrite au frontispice de nos monuments, invita à un concours toutes les compagnies de pompiers du canton de Crécy-sur-Serre. Sept répondirent à son appel. M. Castelin, le sympathique député de l'arrondissement, présidait cette fête ; il avait offert gracieusement le prix d'honneur et plusieurs médailles.

Une très agréable surprise avait été ménagée à la population par son dévoué maire : sur sa demande, Monsieur le général, commandant les troupes de la région, voulut bien autoriser une section importante de la musique du 45e de ligne à se rendre à Mortiers, et à donner ainsi à la réunion un éclat et un cachet inattendus. On conçoit aisément que la population de Mortiers et des pays voisins ait goûté avidement le rare plaisir d'une exécution musicale très soignée. Au banquet—car il y eut banquet—Mgr Lesur remercia dans un langage chaleureux tous ceux qui avaient bien voulu concourir à ces fêtes. Une triple salve d'applaudissements salua les paroles patriotiques du dévoué prélat ; puis, on y répondit par : Vive monseigneur ! vive monsieur le maire !

Arrivons au grand jour.

Le soir du 13 juillet, le bourdon annonçait la fête nationale ; un peu plus tard, la nuit venue, une retraite aux flambeaux—tout comme dans une capitale, s'il vous plaît—inaugurait le programme des réjouissances : nous avions le tambour, les fifres, les lanternes vénitiennes, de joyeux couplets chantés par tous les enfants du village, très fiers d'entourer le drapeau ! tout cela avait un charme particulier. Le cortège s'arrêta devant la maison de monsieur le maire ; le tambour fit entendre un triple roulement ; les futurs conscrits entonnèrent la *Marseillaise* ; on but un petit verre en l'honneur de la République et de M. le maire ; puis on continua la promenade dans le village que nos jeunes enthousiastes parcoururent plusieurs fois.

Le lendemain, 14, dès l'aurore, le bourdon envoyait de nouveau dans les airs ses notes joyeuses pour inviter la population à la réjouissance. Le programme

officiel ne visait que le côté purement civil de la fête. La population pensa, toute fois, qu'il était bon de venir, dès le commencement de la journée, se recueillir sous le regard de Dieu, afin d'appeler sur notre chère patrie les bénédictions d'en haut. A onze heures, le conseil municipal, à la tête duquel marchait Mgr Lesur, faisait son entrée dans l'église, entouré des sapeurs-pompiers. J'eus l'honneur d'officier, et je fus très heureux de pouvoir prononcer une courte allocution pour féliciter les honorables conseillers, les pompiers si dévoués, tout ce bon petit peuple, enfin, qui me semblait mieux comprendre ses devoirs que les esprits forts de nos grandes villes. Il m'était agréable, surtout, de voir ces chers travailleurs réunis autour de leur prêtre, qu'ils avaient eu le courage d'honorer de leur confiance et qui proclamaient bien haut, par leur présence à l'église, que la religion n'est pas l'ennemie du peuple, mais, au contraire, sa force et son soutien. Où donc, en effet, est le pasteur qui ne donne pas sa vie pour le troupeau qui lui est confié ? Où donc est le prêtre qui ne donne pas de sages conseils au père de famille dans l'intérêt de ses enfants ? Où donc est le prêtre qui n'invite pas les enfants à être pleins de respect, d'amour et de reconnaissance envers leur père ? Où donc est le prêtre qui n'invite pas les citoyens à honorer l'autorité qui gouverne le pays ?... L'exemple, d'ailleurs, vient de haut : le plus illustre de tous les rois, le saint et glorieux pontife qui gouverne l'Eglise et qui aime tant la France, a fait entendre sa parole à tous les pasteurs et à tous les fidèles. Il nous a dit : "Soyez unis pour le bonheur de la France !" Que cette parole auguste soit enfin entendue !

Pour célébrer le "jubilé de diamant" de la reine d'Angleterre, toutes les populations de cet immense empire se sont trouvées réunies dans le temple ; les nations catholiques auraient-elles moins de foi que les nations protestantes ? Je n'oserais le dire ; car je crois le contraire. Mais, alors, trouvons-nous donc réunis, nous aussi, dans nos églises, pour chanter tous ensemble le *Domine, salvam fac rempublicam* ! afin que sous le régime de la République, comme sous le gouvernement des Rois, nous puissions dire : "Dieu protège la France !"

Immédiatement après la cérémonie religieuse, les autorités se rendaient sur la place ; les pompiers se rangeaient en bataille et M. le maire passait la revue. Que dites-vous du spectacle ? N'est-ce pas qu'il avait un certain petit cachet *sui generis* ? Un prêtre, revêtu de ses insignes prélatiques, portant sur sa ceinture violette l'écharpe tricolore, et félicitant les braves sapeurs sur leur bonne tenue et sur leur dévouement ; mais c'est tout simplement ravissant par le temps qui court ! J'imagine même que ce spectacle curieux, intéressant et unique, aurait peut-être tenté le pinceau d'un peintre, si un peintre s'était trouvé là ! Pour moi, je n'ai pu que graver dans mon esprit ce tableau aussi original que pittoresque : Les petits, me disais-je, donnent, quelquefois, des leçons aux grands et à ceux qui se croient les sages !

Je félicite Mgr Lesur, mon vénéré ami et l'heureux maire de Mortiers, d'avoir de tels administrés : honneur aux braves habitants de Mortiers !

L. D'OROUZE

Protonotaire apostolique.

## CE QU'ON VOIT LA NUIT

Dernièrement, après la chaleur d'une journée suffocante, je rentrais chez moi vers minuit, heure du crime et des rêves.

Sentant que je n'allais pas dormir et n'ayant pas de crime à commettre, j'entr'ouvris la croisée de ma modeste chambre et je me mis à rêver... tout haut. Alors un essaim de souvenirs jaillit de mon cœur, et, malgré moi, je me mis à déclamer, comme il y a bientôt trente ans, mais dans des circonstances plus heureuses, les vers suivants dont j'ignore l'auteur :